

PASSIONS, s. f. pl. (*Philos. Logique, Morale.*) Les penchans, les inclinations, les desirs & les aversions, poussés à un certain degré de vivacité, joints à une sensation confuse de plaisir ou de douleur, occasionnés ou accompagnés de quelque mouvement du sang & des esprits animaux, c'est ce que nous nommons *passions*. Elles vont jusqu'à ôter tout usage de la liberté, état où l'ame est en quelque maniere rendue *passive*; de - là le nom de *passions*.

L'inclination ou certaine disposition de l'ame, naît de l'opinion où nous sommes qu'un grand bien ou un grand mal est renfermé dans un objet qui par cela même excite la *passion*. Quand donc cette inclination est mise en jeu (& elle y est mise par tout ce qui est pour nous plaisir ou peine), aussitôt l'ame, comme frappée immédiatement par le bien ou par le mal, ne modérant point l'opinion où elle est que c'est pour elle une chose très - importante, la croit par - là même digne de toute son attention; elle se tourne entierement de son côté, elle s'y fixe, elle y attache tous ses sens, & dirige toute ses facultés à la considérer; oubliant dans cette contemplation, dans ce desir ou dans cette crainte presque tous les autres objets: alors elle est dans le cas d'un homme accablé d'une maladie aiguë; il n'a pas la liberté de penser à autre chose qu'à ce qui a du rapport à son mal. C'est encore ainsi que les *passions* sont les maladies de l'ame.

Toutes nos sensations, nos imaginations, même les idées intellectuelles, sont accompagnées de plaisir ou de peine, de sentimens agréables ou douloureux, & ces sentimens sont indépendans de notre volonté; car si ces deux sources de bien & de mal pouvoient s'ouvrir & se fermer à son gré, elle détourneroit la douleur, & n'admettroit que le plaisir. Tout ce qui produit en nous ce sentiment agréable, tout ce qui est propre à nous donner du plaisir, à l'entretenir, à l'accroître, à écarter ou à adoucir la peine ou la douleur, nous le nommons *bien*. Tout ce qui excite un sentiment opposé, tout ce qui produit un effet contraire, nous l'appellons *mal*.

Le plaisir & la peine sont donc les pivots sur lesquels roulent toutes nos affections, connues sous le nom d'*inclinations*, & de *passions*, qui ne sont que les différens degrés des modifications de notre ame. Ces sentimens sont donc liés intimement aux *passions*; ils en sont les principes, & ils naissent eux - mêmes de diverses sources que l'on peut réduire à ces quatre.

1°. *Les plaisirs & les peines des sens*. Cette douceur ou cette amertume jointe à la sensation, sans qu'on en connoisse la cause, sans qu'on sache comment les objets excitent ce sentiment, qui s'éleve avant que l'on ait prévu le bien ou le mal que la présence & l'usage *agréable à l'exercice modéré de nos facultés corporelles*. Tout ce qui satisfait nos besoins sans aller au - delà, donne le sentiment de plaisir. La vûe d'une lumiere douce, des couleurs gaies sans être éblouissantes, des objets à notre portée, des sons nets, éclatans qui n'étourdissent pas, des odeurs qui n'ont ni fadeur ni trop de force, des goûts qui ont une pointe sans être trop aiguë, une chaleur tempérée, l'attouchement d'un corps uni; tout cela plaît parce que cela exerce nos facultés sans les fatiguer. Le contraire ou l'excès produit un effet tout opposé.

2°. *Les plaisirs de l'esprit ou de l'imagination* forment la seconde source de nos *passions*; tels sont ceus que procure la vûe ou la perception de la beauté prise dans un sens général, tant pour les beautés de la nature & de l'art, que pour celles qui ne sont saisies que par les yeux de l'entendement, c'est - à - dire celles qui se trouvent dans les verités universelles, celles qui découlent des lois générales, des causes fécondes. Ceux qui ont recherché le principe général de la beauté, ont remarqué que les objets propres à faire naître chez nous un sentiment de plaisir, sont ceux qui réunissent la *variété* avec l'*ordre* ou l'*uniformité*. La variété nous occupe par la multitude d'objets qu'elle nous présente; l'uniformité en rend la perception facile, en nous mettant à portée de les saisir rassemblés sous un même point de vûe. On peut donc dire que les plaisirs de l'esprit, comme ceux des sens. ont une même origine, *un exercice modéré de nos facultés*.

Recourez à l'expérience; voyez dans la Musique les consonnances tirer leur agrément de ce qu'elles sont simples & variées; variées, elles attirent notre attention; simples, elles ne nous fatiguent pas

trop. Dans l'Architecture, les belles proportions sont celles qui gardent un juste milieu entre une uniformité ennuyeuse, & une variété outrée qui fait le goût gothique. La Sculpture n'a-t-elle pas trouvé dans les proportions du corps humain cette harmonie, cet accord dans les rapports, & cette variété des différentes parties qui constituent la beauté d'une statue? La Peinture est assujettie aux mêmes règles.

Pour remonter de l'art à la nature, la beauté d'un visage n'emprunte-t-elle pas ses charmes des couleurs douces, variées, de la régularité des traits, de l'air qui exprime différens sentimens de l'ame? Les graces du corps ne consistent-elles pas dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose? [Saint-Hyacinthe 157] La nature elle-même embellie de ses couleurs douces & variées, de cette quantité d'objets proportionnés, & qui tous se rapportent à un tout, que nous offre-t-elle? une unité combinée sagement avec la variété la plus agréable. L'ordre & la proportion ont tellement droit de nous plaire, que nous l'exigeons jusque dans les productions si variées de l'enthousiasme, dans ces peintures que font la Poésie & l'Eloquence des mouvemens tumultueux de l'ame. [Saint-Hyacinthe 164] A plus forte raison l'ordre doit-il regner dans les ouvrages faits pour instruire. Qu'est-ce qui nous les fait trouver beaux? si ce n'est l'unité de dessein, l'accord parfait des diverses parties entr'elles & avec le tout, la peinture ou l'imitation exacte des objets des mouvemens, des sentimens, des *passions*, la convenance des moyens avec leur fin, un juste rapport des façons de penser & de s'exprimer avec le but qu'on se propose.

C'est ainsi que l'entendement trouve ses plaisirs dans la même source de l'esprit & de l'imagination; il se plaît à méditer des vérités universelles qui comprennent sous des expressions claires une multitude de vérités particulières, & dont les conséquences se multiplient presque à l'infini. C'est ce qui fait pour certains esprits les charmes de la Métaphysique, de la Géométrie & des sciences abstraites, qui sans cela n'auroient rien que de rebutant. C'est cette sorte de beauté qui fait naître mille plaisirs de la découverte des lois générales que toute la nature observe avec une fidélité inviolable, de la contemplation des causes secondes qui se diversifient à l'infini dans leurs effets, & qui toutes sont soumises à une unique & première cause.

L'on peut étendre ce principe de nos plaisirs, & sa privation, source de nos peines, sur tous les objets qui sont du ressort de l'esprit. On le trouvera partout; & s'il est quelques exceptions, elles ne sont dans le fond qu'apparentes, & peuvent venir ou de préventions arbitraires, sur lesquelles même il ne seroit pas difficile de faire voir que le principe n'est point altéré, ou de ce que notre vûe est trop bornée sur des objets fins & délicats.

3°. Un troisième ordre de plaisirs & de peines sont ceux qui en affectant le coeur font naître en nous tant d'inclinations ou de *passions* si différentes. La source en est dans le sentiment de *notre perfection* ou de *notre imperfection*, de nos vertus ou de nos vices. De toutes les beautés, il en est peu qui nous touche plus que celle de la vertu qui constitue notre perfection; & de toutes les laideurs, il n'en est point à laquelle nous soyons ou nous devons être plus sensibles qu'à celle du vice. L'amour de nous-mêmes, cette *passion* si naturelle, si universelle, & qui est, on peut le dire, la base de toutes nos affections, nous fait chercher sans cesse en nous & hors de nous, des preuves de ce que nous sommes à l'égard de la perfection; mais où les trouver? Serait-ce dans l'usage de nos facultés convenable à notre nature? ou dans un usage conforme à l'intention de Créateur? ou au but que nous nous proposons, qui est la félicité? Réunissons ces trois différentes façons d'envisager la félicité, & nous y trouverons la règle que nous prescrit ce troisième principe de nos plaisirs & de nos peines. C'est que *notre perfection & la félicité consistent à posséder & à faire usage des facultés propres à nous procurer un solide bonheur, conforme aux intentions de notre auteur, manifestées dans la nature qu'il nous a donnée.*

Dès-lors nous ne pouvons appercevoir en nous-mêmes ces facultés, & sentir que nous en faisons un usage convenable à notre nature, à leur destination & à notre but, sans éprouver une joie secrète & une satisfaction intérieure, qui est le plus agréable de tous les sentimens. Celui-là au contraire qui regardant en lui-même n'y voit qu'imperfection & qu'un abus continuel des talens dont Dieu l'a doué, a beau s'applaudir tout haut d'être parvenu par ses désordres au comble de la fortune, son ame

est en secret déchirée par de cuisans remords qui lui mettent sans cesse devant les yeux sa honte, & qui lui rendent son existence haïssable . En vain pour étouffer ce sentiment douloureux, ou pour en détourner son attention, il se livre aux plaisirs des sens, il s'occupe, il se distrait, il cherche à se fuir lui - même; il ne peut se dérober à ce juge terrible qu'il porte en lui & partout avec lui.

C'est donc encore un usage modéré de nos facultés, soit du coeur, soit de l'esprit, qui en fait la perfection; & cet usage fait naître chez nous des sentimens agréables, d'où se produisent des inclinations & des *passions* convenables à notre nature.

4°. J'ai dit que l'amour de nous - mêmes nous faisoit chercher hors de nous des preuves de notre perfection: cela même nous fait découvrir une quatrième source de plaisirs & de peines *dans le bonheur & le malheur d'autrui*. Seroit - ce que la perception que nous en avons quand nous en sommes les témoins, ou que nous y pensons fortement, fait une image assez semblable à son objet pour nous toucher à - peu - près comme si nous éprouvions actuellement le sentiment même qu'elle représente? Ou y a - t - il quelque opération secrète de la nature qui nous ayant tous formés d'un même sang, nous a voulu lier les uns aux autres en nous rendant sensibles aux biens & aux maux de nos semblables? Quoi qu'il en soit, la chose est certaine; ce sentiment peut être suspendu par l'amour - propre, ou par des intérêts particuliers, mais il se manifeste infailliblement dans toutes les occasions où rien ne l'empêche de se développer: il se trouve chez tous les hommes à la vérité en différens degrés. La dureté même part quelquefois d'un principe d'humanité; on est dur pour le méchant ou pour ceux qu'on regarde comme tels dans le monde, dans la vûe de les rendre bons, ou pour les mettre hors d'état de nuire aux autres. Cette sensibilité n'est pas égale pour tous les hommes; ceux qui ont gagné notre amitié & notre estime par de bons offices, par des qualités estimables, par des sentimens réciproques; ceux qui nous sont attachés par les liens du sang, de l'habitude, d'une commune patrie, d'un même parti, d'une même profession, d'une même religion, tous ceux - là ont différens droits sur notre sentiment. Il s'étend jusqu'aux caracteres de roman ou de tragédie; nous prenons part au bien & au mal qui leur arrive, plus encore si nous sommes convaincus que ces caracteres sont vrais. De - là les charmes de l'Histoire, qui en nous mettant sous les yeux des tableaux de l'humanité, nous touche & nous émeut à ce point précis de vivacité qui fait naître les sentimens agréables. De - là en un mot toutes les inclinations & les *passions* qui nous affectent si aisément par une suite de notre sensibilité pour le genre humain.

Telles sont les sources de nos sentimens variés suivant les différentes sortes d'objets qui nous plaisent par eux - mêmes & que l'on peut appeller *les biens agréables*; mais il en est d'autres qui nous portent vers les *biens utiles*, c'est - à - dire vers des objets qui sans produire immédiatement en nous ces biens agréables, servent à nous en procurer ou à nous en assurer la jouissance. On peut les réduire sous trois chefs: le desir de la gloire, le pouvoir, les richesses. Nous avons vû déjà que tout ce qui semble nous prouver que nous avons quelque perfection, ne peut manquer de nous plaire: de - là le cas que nous faisons de l'approbation, de l'amour, de l'estime des éloges des autres: de - là les sentimens d'honneur ou de confusion: de - là l'idée que nous nous formons du pouvoir, du crédit qui flattent la vanité de l'ambitieux, & qui, ainsi que les richesses, ne sont envisagés par l'homme sage que comme un moyen de parvenir à quelque chose de mieux.

Mais il n'arrive que trop souvent que l'on desire ces biens utiles pour eux - mêmes, en confondant ainsi le moyen avec la fin. L'on veut à tout prix se faire une réputation bonne ou mauvaise; l'on ne voit dans les honneurs rien au - delà des honneurs mêmes; l'on desire les richesses pour les posséder & non pour en jouir. Se livrer ainsi à des *passions* aussi inutiles qu'elles sont dangereuses, c'est se rendre semblable à ces malheureux qui passent leur triste vie à fouiller les entrailles de la terre pour en tirer des richesses dont la jouissance est réservée à d'autres. Il faut en convenir, cet abus des biens utiles vient souvent de l'éducation, de la coutume, des habitudes, des sociétés qu'on fréquente qui sont dans l'ame d'étranges associations d'idées, d'où naissent des plaisirs & des peines, des goûts ou des aversions, des inclinations, des *passions* pour des objets par eux - mêmes très - indifférens. A l'imitation de ceux avec qui nous vivons, nous attachons notre bonheur à l'idée de la possession d'un bien frivole qui nous enleve par - là toute notre tranquillité; nous le chérissons avec une *passion* qui étonne ceux qui ne font pas attention que la sphere de nos pensées & de nos desirs est bornée - là.

En indiquant ainsi l'abus que nous faisons de ces biens utiles, nous croyons montrer le remède, & assurer à ceux qui voudront bien ne pas s'y arrêter, la jouissance des biens & des plaisirs agréables par eux - mêmes.

(Jusqu'ici nous avons fait trop d'usage d'un petit mais excellent ouvrage sur *la théorie des sentiments agréables*, pour ne pas lui rendre toute la justice qu'il mérite).

II. Quand nous réfléchissons sur ce qui se passe en nous à la vûe des objets propres à nous donner du plaisir ou à nous causer de la peine, nous sentons naître un penchant, une détermination de la volonté, qui est quelque chose de différent du sentiment même du bien & du mal. Il le touche de près, mais c'est une maniere d'être plus active, c'est une volonté naissante que nous pouvons suivre ou abandonner, au lieu que nous n'avons aucun empire sur cette première modification de l'ame qui est le sentiment. C'est ce penchant, ce goût qui nous détermine au bien ou à ce qui nous paroît l'être, & que nous nommons *attachement* ou *desir*, suivant qu'on possède le bien ou qu'on le souhaite; c'est lui qui nous retire du mal ou de ce que nous jugeons être tel, & qui, si ce mal est present, s'appelle *aversion*, s'il est absent, *éloignement*. C'est ainsi que le beau ou ce qui nous plaît, nous affecte d'un sentiment qui à son tour excite le desir & fait naître la *passion*. Le contraire suit la même marche.

L'*admiration* est la première & la plus simple de nos *passions*: elle mérite à peine ce nom; c'est ce sentiment vif & subit de plaisir qui s'excite chez nous à la vûe d'un objet dont la perfection nous frappe. On pourroit lui opposer l'*étonnement*, si ce mot n'étoit restreint à exprimer un pareil sentiment de peine qui naît à la vûe d'une difformité peu commune, & l'horreur en particulier que cause la vûe d'un vice ou d'un crime extraordinaire. Ces *passions* sont pour l'ordinaire excitées par la nouveauté; mais si c'est par un mérite plus réel, alors l'admiration peut être utile. Aussi un observateur attentif trouve souvent dans les objets les plus communs autant & plus de choses dignes de son admiration, que dans les objets les plus rares & les plus nouveaux.

L'admiration ou l'étonnement produisent la *curiosité* ou le desir de connoître mieux ce que nous ne connoissons qu'imparfaitement; *passion* raisonnable & qui tourne à notre profit, si elle se porte sur des recherches vraiment utiles & non frivoles ou simplement curieuses; si elle est assez discrète pour ne pas nous porter à vouloir connoître ce que nous devons ignorer; & si elle est assez constante pour ne pas nous faire voltiger d'objets en objets, sans en approfondir aucun.

Après ce qui a été dit sur les plaisirs & les peines, je ne sais si l'on peut mettre la *joie* & la *tristesse* au rang des *passions*, ou si l'on ne doit pas plutôt regarder ces deux sentimens comme la base & le fond de toutes les *passions*. La *joie* n'est proprement qu'une réflexion continue, vive & animée sur le bien dont nous jouissons; & la *tristesse* une réflexion soutenue & profonde sur le mal qui nous arrive. On prend souvent la joie pour une disposition à sentir vivement le bien, comme la tristesse pour la disposition à être sensible au mal. Les passions qui tiennent à la joie semblent être douces & agréables: celles qui se rapportent à la tristesse sont fâcheuses & sombres. La joie ouvre le coeur & l'esprit, mais elle dissipe. La tristesse resserre, accable, & fixe sur son objet.

L'*espérance* & la *crainte* précèdent pour l'ordinaire la joie & la tristesse. Elles se portent sur le bien ou le mal qui doit probablement nous arriver. Si nous le regardons comme fort assuré, nous sentons de la *confiance*; ou au contraire si c'est le mal, nous tombons dans le *desespoir*. La crainte va jusqu'à la *peur* ou à l'*épouvante* quand nous appercevons tout - à - coup un mal imprévû prêt à fondre sur nous, & jusqu'à la *terreur* si outre cela le mal est affreux. Il n'y a point de nom pour exprimer les nuances de la joie en des circonstances paralleles.

Le combat entre la crainte & l'espérance fait l'*inquiétude*; disposition tumultueuse, passion mixte, qui nous fait souvent prévenir le mal & perdre le bien. Quand la crainte & l'espérance se succèdent tour à tour, c'est *irrésolution*. Si l'espérance l'emporte, nous sentons naître le *courage*; si c'est la crainte, nous tombons dans l'abattement. Quand un bien que nous espérons se fait trop attendre, nous avons de l'*impatience* ou de l'*ennui*. Quelquefois même, en nous persuadant que la crainte d'un mal est pire que le mal même, nous sommes impatiens qu'il arrive. L'ennui vient aussi de l'absence de tout bien, mais plus souvent encore du défaut d'occupations qui nous attachent. La joie d'avoir

évité un mal que nous avons un juste sujet de craindre, ou d'avoir obtenu un bien long tems attendu, se change en *allegresse*. Mais si ce bien ne répond pas à notre attente, s'il est au - dessous de l'idée que nous en avons, le *dégoût* succede à la joie, & souvent il est suivi de *l'aversion*.

Toute bonne action porte avec elle sa récompense, en ce qu'elle est suivie d'un sentiment de joie pure qui se nomme *satisfaction* ou *contentement intérieur*. Au contraire, la *repentance*, les *regrets*, les *remords*, sont les sentimens qui s'élevent dans notre coeur, à la vue de nos fautes.

La joie & la tristesse ne s'en tiennent pas là; elles produisent encore bien d'autres *passions*. Telle est cette satisfaction que nous ressentons en obtenant l'approbation des autres, & sur - tout de ceux que nous croyons être les meilleurs juges de nos actions, & que nous désignons sous le nom de la *gloire*. La tristesse au contraire, que nous éprouvons quand nous sommes blâmés ou désapprouvés, s'appelle *honte*. Ces affections de l'ame sont si naturelles & si nécessaires au bien de la société, qu'on a donné le nom d'*impudence* à leur privation; mais poussées à l'excès, elles peuvent être aussi pernicieuses qu'elles étoient utiles, renfermées dans de justes bornes. On en peut dire autant du desir des honneurs, qui est une noble *émulation* quand il est dirigé par la justice & la sagesse, & une *ambition* dangereuse quand on lui lâche la bride. Il en est de même de l'amour modéré des richesses, passion légitime si on les recherche par des voies honorables, & dans l'intention d'en faire un bon usage, mais qui poussée trop loin, est *avarice*, mot qui exprime deux passions différentes, suivant qu'on désire avec ardeur les richesses, ou pour les amasser sans en jouir, ou pour les dissiper.

Comme l'on n'a point de nom propre pour désigner cet amour modéré des richesses, l'on n'en a pas non plus pour marquer un amour modéré des plaisirs des sens. Le mot de *volupté* est en quelque sorte affecté à cette sorte de plaisirs. Le *voluptueux* est celui qui y est trop attaché; & si le goût que l'on a pour eux va trop loin, on appelle cette passion *sensualité*.

Il en est encore de même du desir raisonnable ou excessif des plaisirs de l'esprit; il n'y a pas de terme fixe pour les désigner. Celui qui les aime & qui s'y connoît, est un *homme de goût*; celui qui sait les procurer est un *homme à talent*.

Toutes ces *passions* se terminent à nous - mêmes, & portent sur *l'amour de soi même*. Cet état de l'ame qui l'occupe & l'affecte si vivement pour tout ce qu'il croit être relatif à son bonheur & à sa perfection le distingue de *l'amour propre* en ce que celui - ci subordonne tout à son bien particulier, se fait le centre de tout, & est à lui - même son objet & sa fin; c'est l'excès d'une passion qui est naturelle & légitime quand elle demeure dans les bornes de l'amour de soi - même, qu'elle laisse à l'ame la liberté de se répandre au - dehors, & de chercher sa conservation, sa perfection & son bonheur hors d'elle, comme en elle. Ainsi l'amour de soi - même ne détruit point, mais il a une liaison intime & quelquefois imperceptible avec ce sentiment qui nous fait prendre plaisir au bonheur des autres, ou à ce que nous imaginons être leur bonheur; il ne s'oppose pas à toutes les autres passions qui se répandent sur ceux qui nous environnent, & qui sont tout autant de branches de l'amour ou de la *haine*. Celle - ci est cette disposition à se plaire au malheur de quelqu'un, & par une suite naturelle, à s'affliger de son bonheur. On hait ce dont l'idée est desagréable, ce qu'on considere comme mauvais ou nuisible à nous - mêmes, ou à ce que nous aimons. Si quelquefois on croit se haïr, ce n'est pas soi - même que l'on hait; c'est quelque imperfection que l'on découvre en soi, dont on voudroit se défaire. La haine devoit se borner aux mauvaises qualités, aux défauts; mais elle ne s'étend pas trop sur les personnes.

L'admiration jointe à quelques degrés d'amour, fait *l'estime*. Si la vue des défauts ne produit pas la haine, elle fait naître le *mépris*.

La peine que l'on ressent du mal qui arrive à ceux que l'on aime, ou en général à nos semblables, c'est la *compassion*; & celle qui résulte du bien qui arrive à ceux que l'on hait, c'est *l'envie*. Ces deux passions ne s'excitent que quand nous jugeons notre ami ou celui pour qui nous nous intéressons, indigne du mal qu'il éprouve, & celui que nous n'aimons pas, du bien dont il jouit.

La *reconnoissance* est l'amour que nous avons pour quelqu'un, à cause du bien qu'il nous a fait, ou qu'il a eu intention de nous faire. Si c'est à cause du bien qu'il a fait à d'autres, ou en général pour

quelque bonne qualité morale que nous aimons en lui, c'est *faveur*. La haine que nous sentons envers ceux qui nous ont fait tort, c'est la *colere*. *L'indignation* porte sur celui qui fait tort aux autres. L'une & l'autre sont souvent suivies du desir de rendre le mal pour le mal, & c'est la *vengeance*.

III. Si nous étions les maîtres de nous donner un caractere, peut - être que considérant les abîmes où la fougue des *passions* peut nous entraîner, nous le formerions sans passions. Cependant elles sont nécessaires à la nature humaine, & ce n'est pas sans des vues pleines de sagesse qu'elle en a été rendue susceptible. Ce sont les passions qui mettent tout en mouvement, qui animent le tableau de cet univers, qui donnent pour ainsi dire l'ame & la vie à ses diverses parties. Celles qui se rapportent à nous - mêmes, nous ont été données pour notre conservation, pour nous avertir & nous exciter à rechercher ce qui nous est nécessaire & utile, & à fuir ce qui nous est nuisible. Celles qui ont les autres pour objets servent au bien & au maintien de la société. Si les premiers ont eu besoin de quelque pointe qui réveillât notre paresse, les secondes, pour conserver la balance, ont dû être vives & actives en proportion. Toutes s'arrêteroient dans leurs justes bornes, si nous savions faire un bon usage de notre raison pour entretenir ce parfait équilibre; elles nous deviendroient utiles, & la nature avec ses défauts & ses imperfections, seroit encore un spectacle agréable aux yeux du créateur porté à approuver nos vertueux efforts, & à excuser & pardonner nos foiblesses.

Mais il faut l'avouer, & l'expérience ne le dit que trop; nos inclinations ou nos *passions* abandonnées à elles - mêmes apportent mille obstacles à nos connoissances & à notre bonheur. Celles qui sont violentes & impétueuses nous représentent si vivement leur objet, qu'elles ne nous laissent d'attention que pour lui. Elles ne nous permettent pas même de l'envisager sous une autre face que celle sous laquelle elles nous le présentent, & qui leur est toujours la plus favorable. Ce sont des verres colorés qui répandent sur tout ce qu'on voit au - travers la couleur qui leur est propre. Elles s'emparent de toutes les puissances de notre ame; elles ne lui laissent qu'une ombre de liberté; elles l'étourdissent par un bruit si tumultueux, qu'il devient impossible de prêter l'oreille aux avis doux & paisibles de la raison.

Les passions plus douces attirent insensiblement notre attention sur l'objet; elles nous y font trouver tant de charmes, que tout autre nous paroissant insipide, bientôt nous ne pouvons plus considérer que celui - là seul. Foibles dans leur principe, elles empruntent leur puissance de cette foiblesse même; la raison ne se défie pas d'un ennemi qui paroît d'abord si peu dangereux; mais quand l'habitude s'est formée, elle est surprise de se voir subjuguée & captive.

Les plaisirs du corps nous attachent d'autant plus facilement, que notre sensibilité pour eux est toute naturelle. Sans culture, sans étude, nous aimons ce qui flate agréablement nos sens; livrés à la facilité de ces plaisirs, nous ne pensons pas qu'il n'en est point de plus propres à nous détourner de faire un bon usage de nos facultés; nous perdons le goût de tous les autres biens qui demandent quelques soins & quelqu'attention, & l'ame asservie aux passions que ces plaisirs entraînent, n'a plus d'élevation ni de sentiment pour tout ce qui est véritablement digne d'elle.

Les plaisirs de l'esprit sont bien doux & légitimes, quand on ne les met pas en opposition avec ceux du coeur. Mais si les qualités de l'esprit se font payer par des défauts du caractere, ou seulement si elles émoussent notre sensibilité pour les charmes de la vertu & pour les douceurs de la société, elles ne sont plus que des syrenes trompeuses, dont les chants séducteurs nous détournent de la voie du vrai bonheur. Lors même que l'on ne les regarde que comme des accessoires à la perfection, elles peuvent produire de mauvais effets qu'il est dangereux de ne pas prévenir. Si l'on se livre à tous ses goûts, on effleure tout, & on devient superficiel & léger; ou si l'on se contente de vouloir paroître savant, on sera un faux savant, ou un homme enslé, présomptueux, opiniâtre. Combien n'est - il pas d'autres dangers dans lesquels les plaisirs de l'esprit nous entraînent?

Rien ne paroît plus digne de nos desirs, que l'amour même de la vertu. C'est ce qui entretient les plaisirs du coeur; c'est ce qui nourrit en nous les passions les plus légitimes. Vouloir sincèrement le bonheur d'autrui, se lier d'une tendre amitié avec des personnes de mérite, c'est s'ouvrir une abondante source de délices. Mais si cette inclination nous fait approuver & embrasser avec chaleur

toutes les pensées, toutes les opinions, toutes les erreurs de nos amis; si elle nous porte à les gâter par de fausses louanges & de vaines complaisances, si elle nous fait surtout préférer le bien particulier au bien public, elle sort des bornes qui lui sont prescrites par la raison; & l'amitié & la bienfaisance, ces affections de l'ame si nobles & si légitimes, deviennent pour nous une source d'écueils & de périls.

Les *passions* ont toutes, sans en excepter celles qui nous inquietent & nous tourmentent le plus, une sorte de douceur qui les justifie à elles - mêmes. L'expérience & le sentiment intérieur nous le disent sans cesse. Si l'on peut trouver douces, la tristesse, la haine, la vengeance, quelle *passion* sera exempte de douceur? D'ailleurs chacune emprunte pour se fortifier, le secours de toutes les autres; & cette ligue est réglée de la manière la plus propre à affermir leur empire. Le simple desir d'un objet ne nous entraîneroit pas avec tant de force dans tant de faux jugemens; il se dissiperoit même bientôt aux premières lueurs du bon sens; mais quand ce desir est animé par l'amour, augmenté par l'espérance, renouvelé par la joie, fortifié par la crainte, excité par le courage, l'émulation, la colere, & par mille passions qui attaquent tour - à - tour & de tous côtés la raison; alors il la dompte, il la subjugue, il la rend esclave.

Disons encore que les *passions* excitent dans le corps, & sur - tout dans le cerveau, tous les mouvemens utiles à leur conservation. Par - là elles mettent les sens & l'imagination de leur parti; & cette dernière faculté corrompue, fait des efforts continuels contre la raison en lui représentant les choses, non comme elles sont en elles - mêmes, afin que l'esprit porte un jugement vrai, mais selon ce qu'elles sont par rapport à la *passion* présente, afin qu'il juge en sa faveur.

En un mot, la *passion* nous fait abuser de tout. Les idées les plus distinctes deviennent confuses, obscures; elles s'évanouissent entièrement pour faire place à d'autres purement accessoires, ou qui n'ont aucun rapport à l'objet que nous avons en vue; elle nous fait réunir les idées les plus opposées, séparer celles qui sont les mieux liées entr'elles, faire des comparaisons de sujets qui n'ont aucune affinité; elle se joue de notre imagination, qui forme ainsi des chimères, des représentations d'êtres qui n'ont jamais existé, & auxquels elle donne des noms agréables ou odieux, comme il lui convient. Elle ose ensuite s'appuyer de principes aussi faux, les confirmer par des exemples qui n'y ont aucun rapport, ou par les raisonnemens les moins justes; ou si ces principes sont vrais, elle sait en tirer les conséquences les plus fausses, mais les plus favorables à notre sentiment, à notre goût, à elle - même. Ainsi elle tourne à son avantage jusqu'aux règles de raisonnement les mieux établies, jusqu'aux maximes les mieux fondées, jusqu'aux preuves les mieux constatées, jusqu'à l'examen le plus sévère. Et une fois induit en erreur, il n'y a rien que la *passion* ne fasse pour nous entretenir dans cet état fâcheux, & nous éloigner toujours plus de la vérité. Les exemples pourroient se présenter ici en foule; le cours de notre vie en est une preuve continuelle. Triste tableau de l'état où l'homme est réduit par ses *passions*! environné d'écueils, poussé par mille vents contraires, pourroit - il arriver au port? Oui, il le peut; il est pour lui une raison qui modere les *passions*, une lumière qui l'éclaire, des règles qui le conduisent, une vigilance qui le soutient, des efforts, une prudence dont il est capable. *Est enim quaedam medicina: certe; hoc tam fuit hominum generi infensa atque inimica natura, ut corporibus tot res salutare, animis nullam invenerit, de quibus hoc etiam est merita melius, quod corporum adjumenta adhibentur extrinsecus, animorum salus inclusa in his ipsis est.* Tusc. iv. 27. [Cicéron Tusculanes]

Bibliographie

Louis-Jean Lévesque de Pouilly
Théorie des sentiments agréables, Genève 1747
<https://books.google.fr/books?id=X6lcAAAACAAJ>
<https://books.google.fr/books?id=zYyKuIMCNTUC> 1749

Thémiseul de Saint-Hyacinthe
Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié: la politesse, la volupté ... Paris 1736

<https://books.google.fr/books?id=KEkGAAAQAAJ>